

# WALLONIA

## RECUEIL DE LITTÉRATURE ORALE

Croyances & Usages traditionnels

FONDÉ PAR

O. COLSON, Jos. DEFRECHEUX & G. WILLAME.

I

---

1893

---



LIÈGE

H. VAILLANT-CARMANNE,

IMPRIMEUR

Rue Saint-Adalbert, 8.





# WALLONIA

---

## LE JOUR DES ROIS

I.

### Le hélièteche aux environs de Liège.

L'usage de « tirer les Rois », comme on dit en Hainaut, est aujourd'hui presque perdu à Liège. La prestigieuse fève qui doit donner la royauté d'un jour est presque toujours laissée dans le sac, et la coutume de se réunir et de se partager le gâteau n'est plus guère pratiquée que dans quelques familles, à titre de simple régal et de fête tout intime.

Le gâteau traditionnel, que les ménagères d'autrefois tenaient à pétrir de leurs propres mains, est aujourd'hui fourni par les boulangers, sur commande ou à titre gracieux. Il ne présente d'autre originalité que d'avoir sur le côté rond le dessin en relief d'une étoile à huit pointes, et, au centre de l'étoile, un petit rond que les personnes âgées nomment encore *li mirou de wastai*. On croyait autrefois que celui qui mangeait ce *mirou* était exempt de coliques pendant l'année qui commençait.

A l'époque où la fête avait encore toute son importance traditionnelle, le jour des Rois était béni des pauvres. Ce jour-là, en effet, refuser l'aumône portait malheur; il était d'usage de recevoir les mendiants avec une bienveillance toute spéciale et d'enrichir leur bissac, sinon d'une part de gâteau, au moins de victuailles en quantité plus qu'ordinaire.

Au surplus, chez nous comme ailleurs, la solennité de l'Épiphanie ramenait pour les gens du peuple l'occasion de quêter aux portes des bourgeois, en chantant des chansons traditionnelles. C'est ce qui s'appelait *héli* ou *héli*, mots dans lesquels nous croyons retrouver le français « heler ».

Comme le rappelait un des nôtres<sup>1</sup>, deux vieux liégeois autorisés, Remacle et Hock, qui ont parlé autrefois du *héliétche* comme d'une chose déjà ancienne, nous apprennent que cette quête se pratiquait à la soirée, non pas le jour même des Rois, mais la veille, 5 janvier.

« Le grand jour arrivé, dit un journaliste du terroir, des femmes du peuple, leurs jupons relevés sur la tête, le visage couvert de façon à ne pas être reconnues, pénétraient dans les corridors des maisons, agitaient une sonnette pour appeler la dame du logis, puis, jusqu'à l'arrivée de celle-ci, chantonnaient, sur un ton traînard, les vers que voici :

<i>Ji vins prêt à t' blanke mohonne,</i>	Je viens prier à la maison blanche,
<i>Li maïsse di chal est on brave homme,</i>	Le maître d'ici est un brave homme.
<i>Il a nourri treus crîs pourçai,</i>	Il a nourri trois cochons gras
<i>Onk âx rîcenne, deux âx navat.</i>	Un aux carottes, deux aux navets.
<i>Inc pitite part Diêwe, Madame, si v'plait.</i>	Une petite part Dieu, M <sup>me</sup> s'il vous plait.

La dame du logis ne manquait pas d'apporter des morceaux du gâteau des Rois et de les distribuer aux chanteuses. Souvent celles-ci allaient par groupe de trois personnes, dont un homme. Ce dernier était habillé de blanc et coiffé d'une chape en papier.

C'est surtout dans les quartiers populaires, dans les faubourgs, que l'on rencontrait ces quémanteurs et ces quémanteuses; mais voilà près de quarante ans que cet usage a disparu<sup>2</sup>.

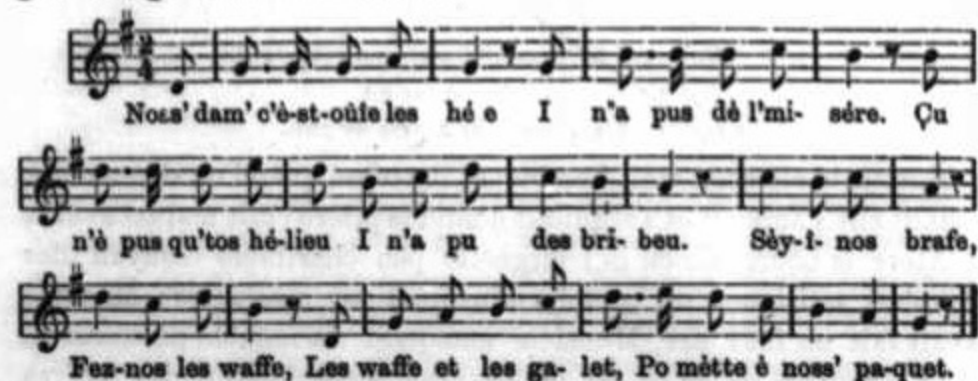
Il faut remarquer que si les quêtes du jour des Rois étaient surtout utiles aux pauvres, bien des gens s'y mêlaient qui n'auraient pas voulu, en temps ordinaire, tendre la main et mendier. L'usage couvrait tout ce monde d'une étiquette bienveillante: comme le dit un couplet, on voyait beaucoup de *héliou*, mais personne ne les prenait pour des *bribeu*.

<i>Noss' dam' c'è-st-oûte les hèle</i>	Notre dame, c'est aujourd'hui les hèle
<i>I n'a pus de l'misère.</i>	Il n'y a plus de misère
<i>Çu n'è pus qu'tot héliou</i>	Ce n'est plus que tous héliou
<i>I n'a pus des bribeu.</i>	Il n'y a plus de mendianta.
<i>Sêyîz-nos brafe,</i>	Soyez bons pour nous,
<i>Fêz-nos les waffe,</i>	Faites-nous les gauffres,
<i>Les waffe et les gallet</i>	Les gauffres et les galettes
<i>Po mette è noss' paquet.</i>	Pour mettre dans notre paquet.

(<sup>1</sup>) Jos. DEFRECHÉUX, *Les enfantines liégeoises*, Liège, 1888, n° 2. M. D. cite à ce propos REMACLE, *Dict. wallon-français*, 2<sup>e</sup> éd. Liège 1843, tome II, p. 89; et HOCK, *Œuvres complètes*, Liège 1876, tome II, p. 239. Nous empruntons à notre ami bon nombre d'autres détails essentiels, notamment l'extrait de journal qui va suivre.

(<sup>2</sup>) M. A. P. [Irotte] dans le journal *La Meuse*, du 9 janvier 1886.

Voici l'air de cette curieuse chanson, qui nous vient de Polleur, gros village au sud de Verviers :



Noss' dam' c'è-st-oûte les hèle I n'a pus de l'mi- sère. Çu  
n'è pus qu'tos hé-lieu I n'a pu des bri- beu. Sêy-t- nos brafe,  
Fêz-nos les waffe, Les waffe et les ga- let, Po mette è noss' pa-quet.

Comme on l'a vu dans les couplets cités plus haut, et surtout dans le premier, qui est vraiment typique à ce point de vue, les *héliou* avaient soin de mêler adroitement, avant de poser leur demande, une part d'éloges ou de flatteries pour le bourgeois, et une part de plaintes attendrissantes.

C'est ainsi que dans l'une des curieuses chansons que notre ami Henri Simon a bien voulu nous envoyer, et que nous publierons à part, les quêteurs ne se contentent pas de réduire leurs exigences à un minimum, — *on p'ti còp d'vosse bire* — ils se font gravement passer pour de pauvres gens *qui n'ont rin po d'main!*...

Dans un autre couplet, de même source, les héliou vont jusqu'à faire intervenir l'Éternel et le charger de récompenser là-haut le charitable et bienveillant donateur :

*C'è-st-oûte les hèle, dji vin hêyî  
Ç'a stu l'bon Dieu qu'm'a-st-avoyî  
Puisque Dieu m'a-t-envoyé  
Vos n'nos poles don rîfuser  
Allez, allez, çou qu'vos donrez  
È paradis vos l'ritrouv'rez<sup>1</sup>.*

Citons encore, dans le même esprit, un très curieux sixain, où le quémanteur se dit envoyé par le maître du logis; pour mettre à couvert sa petite dignité, il a soin de promettre pour l'année prochaine (!) le remboursement de l'aumône attendue :

(<sup>1</sup>) Ce couplet, communiqué par M. H. Simon, se chante sur l'air du Noël bien connu : *Bonjour messieurs, dormez-vous? Le dernier vers doit être biffé. Il est probable que le couplet suivant se chantait sur le même air un peu modifié au point de vue du rythme.*

*C'è-st-en hètant, dji vin hètî  
Li maisse di chal m'a-st-avoli (envoyé)  
Il a dit qu'vos m'dinahi  
On boquè (morceau) d'wastai d'voss' boldjî  
Dji v'z èl rindrè divins ine an  
Ca ç't an-nête chal dj'a pris dè pan.*

Autant la chanson était humble et flatteuse quand on demandait, autant elle s'animait et s'aiguillait quand la prière était mal accueillie.

Alors le bourgeois ou la bourgeoise peu charitable essuyait des couplets satiriques ou remplis d'insinuations insolentes : Madame avait fait un faux pas, Monsieur manquait du meuble nécessaire...

La chanson suivante est un exemple assez anodin des satires risquées que les *hélien* se permettaient alors :

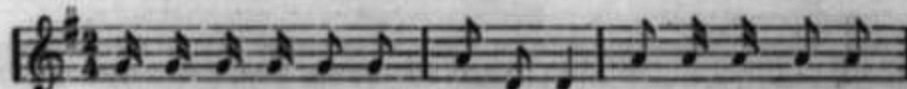
<i>Dji vin hètî fo quèqu' miètte</i>	Je viens <i>hèyî</i> pour quelques mies
<i>Mais les djin d'chal n'ont nin 'n' pla-</i>	Mais les gens d'ici n'ont pas un sou
	[quette] [melle]
<i>On dit qui l'feume n'a pus des tète</i>	On dit que la femme n'a plus de mam-
<i>On l'z y côpa-st-avou 'n' cisètte</i>	On les lui coupa avec des ciseaux
<i>On l'z a rostî d'vins 'n' nôûse paillette</i>	On les lui a roties dans un neuf poëlon
<i>A diale li feume è les miètte !...</i>	Au diable la femme et les mies !...

Ajoutons que les différentes bandes de chanteurs en venaient souvent aux mains.

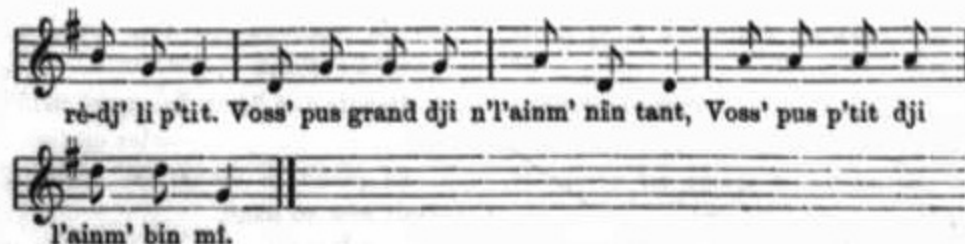
Les enfants pauvres allaient aussi réclamer leur part du gâteau ; mais, moins insolents que les solliciteurs dont nous venons de parler, ils se contentaient de faire appel à la générosité du public, et de répéter à satiété l'un des couplets traditionnels ou simplement le distique que voici :

*On p'tit boquet d' wastai  
Nosse dame, si v' plaît.*

De leur côté, les jeunes filles ne se faisaient pas faute d'inviter leurs amoureux à ces promenades nocturnes. Il en était même qui, sous couleur de *hélièche*, allaient faire leur déclaration aux jeunes gens qu'elles aimaient sans espoir. Pour cela, elles se déguisaient et, soigneusement masquées, allaient signaler anonymement leur flamme en répétant à satiété le couplet suivant :



Bi-na-mète ma-dame à-rè-dj' voss' fi? Si dj'n'a nin l'grand à-



<i>Binamète M<sup>me</sup> arè-dj' voss' fi?</i>	Bien-aimée M <sup>me</sup> aurai-je votre fils ?
<i>Si dj' n'a nin l'grand arè-dj' li p'tit?</i>	Si je n'ai pas le grand, aurai-je le petit?
<i>Voss' pus grand dji n'l'ainm' nin tant,</i>	Votre plus grand je ne l'aime pas tant
<i>Voss' pus p'tit dji l'ainm' bin mi!</i>	Votre plus petit je l'aime bien mieux.

Au besoin, le refrain changeait, et l'on disait alors :

*Voss' pus grand c'è lu qu'dj'ainm' tant  
Voss' pus p'tit dji n'l'ainm' nin mi.*

C'est à l'occasion de ces chansons à double tranchant que l'on peut, mieux que jamais, rappeler le dicton : " ce qui est petit est joli ,, mais " ce qui est grand est charmant ! ,,

Pour terminer, rappelons qu'aujourd'hui encore, il est d'usage de souhaiter joyeusement aux jeunes gens et aux jeunes personnes qu'on rencontre le 6 janvier, *on bon roïe* ou *ine bonne roïenne*, c'est-à-dire un bon mari, une excellente épouse.

O. COLSON.

## CONTES.

### I.

#### Le diable dupé.

Une croyance encore très accréditée dans le peuple du pays gaumet insinue que les maréchaux et les serruriers sont des gens très " malins ,, avec lesquels il est prudent de rester en bonnes relations.

Eux-mêmes, avec un petit grain d'orgueil ou de malice, prétendent que les principaux secrets de la métallurgie leur viennent du diable, à qui on les aurait enlevés par surprise.

Le conte suivant vient à l'appui de cette belle théorie.

#### Ei djiabe èt èl marchaud.

*Ç'atou in couo èl djiabe, qui passou  
d'avant la fordjète don grand mar-  
chaud.*

*Coume il atin co in pouo para  
assèdne, èl djiabe, qu'avou èt èl martié*

*C'était un coup [une fois] le diable  
qui passait devant la forge du grand  
maréchal.*

*Comme ils étaient encore un peu  
parents ensemble, le diable, qui avait*

su l'enclume, è-st-àtrêie à la fordjette.

Dèpus in heure èl grand marchaud s'achinou pou souodêie in fiêr.

Et quand èl djiabe est atrêie, il atou t't a neidje d'avee.

— Veu t' gadji, dit-i 'l djiabe a-n-atrant, què l' n'a vanrè m'a tchu ?

— Heu ! dit-i 'l grand marchaud, veux t' gadji què d'da ène demi-heure d'jarà fâ ?

— Djè n'a safe rin, dit-i 'l djiabe; mais ça va quand mème. Djè r'pass'ra t'alour; djè vwarans bin.

Vela don l' djiabe voule.

El marchaud aussi vite cache èl fiêr t't a s' didjant :

« Dè s' couo-ci, l' vi maraud, dj' l' ara ! »

In heure après v'la 'l djiabe qui r'vin :

— Eh bien ! marchaud, dit-i, ça y est ?

— Oie, oie, dit-i 'l marchaud, ça y est; v'la d' belles années.

— Waie ? dit-i 'l djiabe, qui 'n riou pu, dj' v' assure. T'y es min d' la boue, don ?

— Nounè, dit-i l' marchaud, a-n-allan ! r'tchartchi 's fiêr; dj' en n'a co pon min; mais djè va-z-y a mèl !

— Nom di djo ! dit-i l' djiabe, t't a s' grattant l'oreille, tout hontow d' s'avour laï attrappé comme c'la.

Et vèlla voule, t't a s' dèmalottant, si fâché ! si fâché !... qu'on n' l'è m' r'vu à la fordjette avant quinze djous !...

Conté à Willancourt (arrond. de Virton), en juillet 1891, par M. J. J. François, âgé de 66 ans, qui tient le récit de son père.

oui le marteau sur l'enclume, est entré à la forge.

Depuis une heure le grand maréchal s'échinait pour souder un fer.

Et quand le diable est entré, il était tout en nage.

— Veux-tu parier, dit le diable en entrant que tu n'en viendras mie (pas) à bout ?

— Heu ! dit le grand maréchal, veux-tu parier que dans une demi-heure j'aurai fait ?

— Je n'en sais rien, dit le diable; mais le pari tient quand même. Je repasserai tout-à-l'heure; nous verrons bien.

Voilà donc le diable parti.

Le maréchal aussi vite cache le fer en disant :

« De ce coup-ci, le vieux maraud, je l'aurai ! »

Une heure après, voilà le diable qui revient :

— Et bien ! maréchal, dit-il, ça y est ?

— Oui, oui, dit le maréchal, ça y est; voilà beau temps !

— Oui ? dit le diable qui ne riait plus, je vous assure. Tu y as mis de la boue, donc ?

— Non, dit le maréchal, en allant rechercher son fer; je n'en ai pas encore mis; mais je vais en mettre !

— Nom di Dio ! dit le diable en se grattant l'oreille, tout honteux de s'être laissé attrappé comme ça.

Et le voila parti, tout en se morfondant, si fâché ! si fâché !... qu'on l'a mie (pas) revu à la forge avant quinze jours !...

## II.

## Les aventures de Moitié-coq.

Mitan-coq qui s'in va r'côwêr sès rinte à Vaillampont.

In s'in dallant, i rinconte in r'nau.

— Eyu d'allez, hon, Miton-coq ? di-st-i l'èrnau.

— Djè m'in va r'côwêr mes rinte à Vaillampont. Vènez avé mi ? di-st-i Miton-coq.

— Vos astez bi trop gros, di-st-i l'èrnau.

— Intréz din m' poche, djè sârd co pu gros.

Après, i sin va à 'n' cinse.

I buche à l'uche.

— Qui s' qu'è là ? di-st-elle èl cinsièr.

— C'est Miton-coq, di-st-i.

— Bonne Notre-Dame ! di-st-elle èl cinsièr, què s' què nos dallons fè dè-en-homme là, hon ?

— Djè sais bi çu qu' nos din frons, di-st-elle èl mèsquine : nos l' mètrons couché avé les poule; l'èune el bètch'ra d'in costé èy in aut' èl bètch'ra d' l'auté; ça fait qu' i sâra bi rade mourt dainsi.

Quand il a veu sté couché avé lès poule, ille astinne tètoute su s' dos.

Ça fait qu' Miton-coq dit :

— R'nau, r'nau; soûrte hours d'è m' poche, autrèmint djè su in homme piêrdu.

V'là l'èrnau qui soûrte hours d'ès poche èyè qui strauve toute les poule.

Après, il è-st-évoie.

Moitié-coq va recevoir ses fermages à Vaillampont<sup>(1)</sup>.

En s'en allant, il rencontre un renard.

— Où allez-vous, donc, Moitié-coq ? dit le renard.

— Je vais recevoir mes fermages à Vaillampont. Venez-vous avec moi ? dit Moitié-coq.

— Vous êtes bien trop gros, dit le renard.

— Entrez dans ma poche, je serai encore plus gros.

Ensuite, il va à une ferme.

Il frappe à la porte.

— Qui (est-ce qui) est là ? dit la fermière.

— C'est Moitié-coq, dit-il.

— Bonne Notre-Dame ! s'écrie-t-elle, qu'allons-nous donc faire de cet homme ?

— Je sais bien ce que nous en ferons dit la servante; nous le mettrons coucher avec les poules; l'une le béquetera d'un côté, l'autre le béquetera de l'autre; de sorte qu'il mourra bien vite.

Quand il fut couché avec les poules, elles se mirent toutes sur son dos.

Moitié-coq dit donc :

— Renard, renard, sors hors de ma poche, ou je suis un homme perdu.

Voilà le renard qui sort de sa poche et qui étrangle toutes les poules.

Ensuite, Moitié-coq s'en est allé.

(1) Vaillampont est le nom d'une ferme située près de Nivelles.

*In s'in dallant, i rincont' in leu.*

— *Eyu dallez, hon, Mitan-coq ? di-st-i l' leu.*

— *Djà m'in va r'cêvêr mes rinte à Vaillampont. Venez avê mi ? di-st-i Mitan-coq.*

— *Vos astez bi gros, vous, Mitan-coq, di-st-i l' leu.*

— *Intrez dins m' poche, djê sârê co pus gros.*

*I s'ê va co à l' cinse dy i buche co à l'uche.*

— *Qui s' qu'ê là ? di-st-elle èl cinsière.*

— *C'ê Mitan-coq, di-st-i.*

— *Bonne Notre-Dame ! qu'ê-ce qué nos dallons fê dè-en-homme là, hon ?*

— *Djê sais bi çu qu' nos din f'rons, di-st-i l' varlêt : nos l' mettrons couchi avê lès vatche : dyê les bieu ; ieune èl suetra d'in costê dy in aul' dè l'aul' : ça fait qu'i sâra bi rade mourt dainsi.*

*Vellâ avê les vatche, qui l' fésinne sautler d'in mur à l'autre.*

— *Leu, leu, soârte hours d'ém' poche, autrêmint djê su in homme piêrdu.*

*V'là l' leu qui soârte hours d'ès' poche dyê qui straune toute les bêssz.*

— *Djê su scappê, mi, di-st-i Mitan-coq.*

•••

*I s'êrva co n' miyêtte pu lon dy i rincont' ène rivière :*

— *Eyu d'allez, hon Mitan-coq ? di-st-elle èl rivière.*

— *Djà m'in va r'cêvêr mes rinte à Vaillampont. Venez avê mi ? di-st-i Mitan-coq.*

En s'en allant, il rencontre un loup.

— Où allez-vous, donc, Moitié-coq ? dit le loup.

— Je vais recevoir mes fermages à Vaillampont. Venez-vous avec moi ? dit Moitié-coq.

— Vous êtes bien gros, Moitié-coq, dit le loup.

— Entrez dans ma poche, je serai encore plus gros.

Il retourne à la ferme et il frappe encore à la porte.

— Qui (est-ce qui) est là ? dit la fermière.

— C'est Moitié-coq, dit-il.

— Bonne Notre-Dame ! Qu'allons-nous donc faire de cet homme ?

— Je sais bien ce que nous en ferons, dit le domestique : nous le mettrons coucher avec les vaches et les bœufs ; l'une le cossera d'un côté, l'autre de l'autre, de sorte qu'il mourra bien vite.

Voilà Moitié-coq avec les vaches, qui le faisaient sauter d'un mur à l'autre.

— Loup, loup, sors de ma poche, ou je suis un homme perdu.

Voilà le loup qui sort de sa poche et qui étrangle toutes les bêtes.

— Je suis échappé, moi, dit Moitié-coq.

•••

Il s'en va encore un peu plus loin et il rencontre une rivière.

— Où allez-vous donc, Moitié-coq ? dit la rivière.

Je vais recevoir mes fermages à Vaillampont. Venez-vous avec moi ? dit-Moitié-coq.

— *Vos astez bi gros, vous, Mitan-coq, di-st-elle èl rivière.*

— *Intrez dins m'poche, djê sârê co pu gros.*

*I s'ê va co à l' cinse dy i buche co à l'uche.*

— *Qui s' qu'ê là ? di-st-elle èl cinsière.*

— *C'est Mitan-coq, di-st-i.*

— *Bonne Notre-Dame ! Qu'ê-ce qué nos dallons fê dè-en-homme là, hon ? Vellâ co toudi là, cinsi !*

— *Djê sais bi çu qu' nos din f'rons, di-st-i l' cinsi : nos dallons tchauffer l' four tout rouche dyê nos l' mettrons d'dins : dè d'là, i nê scap'ra pus.*

*I-x-ont tchauffê l' four dyê quand l' four a veu stê tchaud, i-x-ont mettû Mitan-coq dèdins.*

*Quand il a veu stê d'dins, i dit :*

— *Rivière, rivière, soârte hours d'ém' poche, autrêmint djê su in homme piêrdu.*

*V'là l' rivière soârte hours d'ès' poche dyê l' four a stê dèstindu tout d'suite.*

*Il a stê scappê dy il est soârte.*

•••

*Ey adon il a pris in p'tit tchi d' deux liard avê 'n' queue dy in cu d' verre ; il a montê sus s' queue, elle a skettê ; il a montê sus s' cu, il a co skettê ;*

*Il a pris n' feule dè papî*

*Ey il est r'venu à piê,*

*Tout seu*

*Comme in gueux <sup>1</sup>.*

Conté en 1890, par M. Victor Pigolet, de Nivelles, âgé de 20 ans, qui tient le conte d'une vieille tante.

G. WILLAME.

— Vous êtes bien gros, vous, Moitié-coq, dit la rivière.

— Entrez dans ma poche, je serai encore plus gros.

Il retourne à la ferme et il frappe encore à la porte.

— Qui (est-ce qui) est là ? dit la fermière.

— C'est Moitié-coq, dit-il.

— Bonne Notre-Dame ! Qu'allons-nous donc faire de cet homme ? Il est encore toujours là, fermier !

— Je sais bien ce que nous en ferons, dit le fermier : nous allons chauffer le four tout rouge et nous l'y jetterons ; de là, il n'échappera plus.

Ils ont chauffé le four et quand le four fut chaud, ils y ont jeté Moitié-coq.

Quand il fut dans le four, il dit :

— Rivière, rivière, sors de ma poche, ou je suis un homme perdu.

Voilà la rivière sortie hors de sa poche : le four a été tout de suite éteint.

Il était échappé et il est sorti.

•••

Et alors il a pris un petit chien de deux liards avec une queue et un derrière de verre ; il est monté sur sa queue, elle s'est brisée ; il est monté sur son derrière, il s'est encore brisé ;

Il a pris une feuille de papier

Et il est revenu à pied

Tout seul

Comme un gueux.

(<sup>1</sup>) « Il a pris in p'tit tchi, etc..., comme in gueux ». Formulette traditionnelle par laquelle se terminent fort souvent les contes à Nivelles.

## LÉGENDES.

## I.

## Le varlet dévoué.

On raconte que dans une ferme d'Oupeye<sup>1</sup> vivait un *marlatcha*<sup>2</sup> qui, étant attaché à la maison depuis de longues années, s'était pris pour le maître d'une vive affection.

Un vendredi, un peu avant minuit, comme il donnait ses soins à une vache malade, il vit passer devant la porte de l'étable, sa patronne, munie d'une lanterne et coiffée d'un mouchoir tourné en turban. Il sortit prestement et crut la voir à cheval sur une queue de balai; elle passa vivement la grande porte et disparut dans les airs au tournant du chemin.

N'osant en croire ses yeux, le varlet résolut de se poster à la même place le vendredi suivant, et vers minuit, la même chose arriva.

Plus de doute : la dame était sorcière!

A partir de ce jour, le digne homme tomba dans une grande tristesse et perdit l'appétit. Le fermier, le voyant si abattu, lui demanda la cause de son chagrin avec une telle insistance que le varlet se décida à lui conter la chose.

Comme il fallait s'y attendre, le fermier haussa les épaules, lui dit qu'il était fou, si bien que le varlet résolut de lui dessiller les yeux.

Le lendemain, qui était précisément un vendredi, notre domestique veilla jusqu'à minuit, et, quand l'heure fut bien passée, il se mit en devoir d'aller réveiller son maître, qu'il trouva seul au lit.

Il l'appela, le secoua, mais le dormeur ne bougea pas. Le varlet s'aperçut alors que le fermier tenait entre les bras une queue de balai qu'il eût été inutile de vouloir détacher.

Il n'y avait qu'un seul moyen d'éveiller le dormeur : « c'était de lui verser dans l'oreille une tasse de lait écrémé. »

Le varlet descendit à la cave où, à son grand ennui, il reçut force soufflets de personnes invisibles. Sans se décourager, il prit ce qu'il venait chercher, versa le lait dans l'oreille du fermier et fut assez heureux de le voir s'éveiller en sursaut.

(<sup>1</sup>) *Oupeye*, petit village au nord de Herstal.

(<sup>2</sup>) *Marlatcha*, principal domestique d'un fermier.

Le varlet dit : *Dji v'z èl prouve bin, main j'donne a sûr po l'vèie!*<sup>1</sup>.  
Et en effet, à partir de ce jour, il dépérit, miné par un mal inconnu, et il rendit l'âme dans d'horribles souffrances.

Recueilli à Vottem dans une réunion de jeunes gens.

Gilles GÉRARD.

## II.

## Les sotais de Milmort.

Il existe à Milmort, petit village au nord de Liège, un chemin creux en pleins champs, lieu dit « *è balârdeu* ».

C'est là, dit-on, que des nains ou *sotais* avaient élu domicile, depuis des temps fort reculés.

Suivant la légende, ces petits êtres, dont la taille atteignait tout au plus la hauteur de nos jambes, étaient vêtus de peaux de bêtes, les membres à peu près nus. Leurs femmes étaient coiffées de *bonni-quêt* (nous voulons dire, de « petits bonnets ») très plissés, assez gracieux.

Parmi ces nains, il y avait d'habiles cordonniers, selliers et bourreliers.

Les souliers et autres objets en cuir, déposés le soir aux environs de leur fossé, étaient retrouvés le lendemain, fort bien raccommodés, souvent même complètement remis à neuf par ces travailleurs mystérieux. On avait soin, comme de raison, d'ajouter aux objets à réparer, du beurre, du pain ou d'autres denrées alimentaires, que les *sotais* gardaient à titre de rémunération.

Les nains rendaient donc de grands services aux bonnes gens du village; mais il faut dire aussi, pour être juste, qu'on avait bien quelquefois à s'en plaindre.

Au temps où les blés étaient mûrs, ces drôles de petits hommes ne manquaient pas de moissonner pour leur compte. Et puis, pendant les disettes, ils venaient déterrer la nuit des rangées entières, des *rotte* de pommes de terre et ils faisaient en plein champ de petits feux d'herbes sèches pour cuire incontinent le fruit de leurs rapines : de loin, des attardés les avaient vus danser, autour de ces *fouoâ*, de folles sarabandes.

Quelquefois même, les nains venaient en bande, la nuit toujours,

(<sup>1</sup>) « Je vous le prouve bien, mais j'en ai certainement pour la vie. »

dévaliser les pommiers, poiriers et cerisiers, au pied desquels ils avaient l'audace de laisser la partie inutile de leurs belles maraudes.

Pendant les hivers rudes, ils souffraient cruellement de misère, et on les voyait arriver à la nuit tombante, par bandes nombreuses, jusqu'aux premières maisons du village.

Pour les repousser, on imagina de battre chaque soir avec les pincettes les poêles à frire et les *mahe-café*, sortes de petites marmites dont on se servait pour torrifier cette denrée, qu'il était d'usage alors d'acheter crue.

La bonne vieille de qui je tiens ces détails se rappelle avoir vu, chez sa grand' mère où elle fut élevée, une pelle d'âtre et un *wake-café* dont on s'était servi, prétendait-on, à cette époque très reculée, pour effrayer les malheureux *sotais*. On conservait précieusement et l'on entretenait avec soin ces vénérables ustensiles, appendus aux deux coins de la cheminée, à titre de curieux souvenirs, et l'on se serait bien gardé de les utiliser d'aucune manière.

Finalement, les paysans s'irritèrent des déprédations des *sotais* et oublièrent un peu les services qu'ils avaient reçus d'eux. On fit une niche dans le mur d'une maison à l'entrée du village et dans cette niche, on plaça une croix<sup>1</sup>. Quand les nains voulurent revenir, ils furent arrêtés nets par la vue de ce symbole religieux, et ils durent rebrousser chemin.

Vaincus par la disette, les *sotais* disparurent, et nul n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus.

### III.

#### Dodon.

Une tradition liégeoise qui est encore bien vivante nous apprend que le meurtrier de Saint-Lambert se nommait Dodon<sup>2</sup>. On raconte qu'il mourut, vomissant ses entrailles, dans l'année même où il avait perpétré son crime abominable.

C'était un noble liégeois et l'on dit qu'il avait six doigts à chaque

(<sup>1</sup>) D'après les dires du peuple, il s'agirait ici de la maison actuellement occupée par M. Tasset, et qui était autrefois la première à l'entrée du village. Il y a quelques années, le propriétaire a fait agrandir la niche et l'a transformée en lucarne. La croix a disparu.

(<sup>2</sup>) Wolff, *Niederländische Sage*, Leipzig, 1843, p. 93, passe pour le premier qui ait parlé de cette légende. Mais, M. Hock, *Croquantes et remèdes populaires*, 3<sup>e</sup> éd., Liège, 1888, pp. 520-21, cite Joannes PARCEBUS, *La grande histoire de l'Église*, Bruxelles, 1622, référence dont nous n'avons pu vérifier la portée. — O. C.

main. Le peuple croit que ses descendants ont hérité de cette monstruosité, et lorsque le cas se présente pour quelqu'un, on dit qu'il est de la race de Dodon.

Dans l'esprit des Liégeois, le surnom de *Dôdô* signifie assassin, et la plus sanglante injure qu'on puisse faire à un batailleur ou à un forcené, c'est de dire : *Ti d'hin dè l'race da Dôdô, l'è-st-on moudreu!* « Tu descends de la race de Dodon, tu es un assassin. »

### IV.

#### L'escaufeur.

Les vieilles gens de la vallée du Geer désignent sous ce nom qu'on n'a pu nous traduire, une boule de feu « aussi grande que la gueule d'un four », dont les promeneurs solitaires avaient une terreur bien justifiée.

On la voyait apparaître le soir, au milieu de la route, et immédiatement, elle s'animait de mouvements singuliers; elle tournoyait un instant sur elle-même avec rapidité, puis elle se précipitait à quelques pas de là, tournait de nouveau, avançait encore d'un mètre ou deux, et ainsi de suite.

Malheur au passant qui se voyait poursuivi par l'*escaufeur!*

Trois fois malheur s'il en était rejoint, car le terrible esprit s'acharnait à sa poursuite, finissait par le rejoindre et le dévorait au point qu'on n'en retrouvait plus de trace!

Et si vous osiez l'attendre de pied ferme, vous voyiez le terrible météore s'arrêter à deux pas, et, comme pour vous narguer, il exécutait une ou deux pirouettes avant de s'élancer.

Le moyen d'échapper, c'était de ne pas perdre ce moment-là, d'attendre l'*escaufeur* et de planter au beau milieu votre couteau pour le clouer sur place.

Si vous n'aviez pas de couteau, il fallait lui jeter en pâture un objet quelconque, un mouchoir, par exemple, ou bien votre casquette. Quelque minime que fût le temps employé par le feu à dévorer sa proie, c'en était assez pour vous permettre de vous réfugier dans une maison voisine.

Car, si vous perdiez l'esprit, c'en était fait de vous!

On raconte qu'un soir, un jeune homme revenait tranquillement en sifflottant, quand, arrivé à une centaine de pas de son logis, il



aperçut avec terreur au bout du chemin l'escaufeûr se précipiter vers lui, avec une rapidité vertigineuse.

Le malheureux perd la tête, il s'élance et franchit en quelques bonds la distance qui le séparait de la porte.

On entend frapper *on veu côp* « un coup dur ». On ouvre, il entre, à demi-mort de peur.

La porte n'était pas sitôt refermée qu'un bruit terrible se fit entendre : l'escaufeûr arrivait, une seconde trop tard.

La maison tout entière a tremblé jusque dans ses fondements, sous l'effroyable choc de l'escaufeûr.

(Boirs, près Roclenge.)

O. COLSON.

## CHANSONS

### I.

#### La bergère et le monsieur.

DÉBAT.

*Allegretto.*

Bon- jour, Na- non, Ma charmante ber- gère, Je  
viens sur la fou- gère Pour é- tre ton mi- gnou; Car tes beaux  
yeux, Tes attraits et tes charm's m'ont rendu a- mou- reux.

### 1.

*Le monsieur.*

Bonjour, Nanon,  
Ma charmante bergère,  
Je viens sous la fougère  
Pour être ton mignon;  
Car tes beaux yeux,  
Tes attraits et tes charmes  
M'ont rendu amoureux.

### 2.

*La bergère.*

*Hie don, l'moncheu,  
I m'fait tote éwarêie!  
Aveu s'bâb' tchamossète  
Qui dit qu'd-st-amoureux.  
Allez, vix sot!  
Dj'a-st-on bai djône bèrdji  
Qu'd bin pus vigreux qu'vos.*

Ah! le monsieur,  
Il me fait tout étonnée!  
Avec sa barbe toute moisie  
Qui dit qu'il est amoureux.  
Allez, vieux sot!  
J'ai un beau jeune berger  
Qui est bien plus vigoureux que vous.

### 3.

*Le monsieur.*

Quoi! un berger  
Avecque sa houlette  
Et sa simple musette  
Pourrait-il vous charmer!  
Mais avec moi  
Vous serez demoiselle  
Et vous aurez de quoi<sup>1</sup>.

### 4.

*La bergère.*

*Allez, vix sot  
Dj'n'a d'keûre d'esse inc man'zèlle,  
Dj'aim' mix a'esse in' bèrdjire  
Aveu m'bèrdji  
Dj'a m' crâs pourçai,  
Ç'sèrè por mi magni,  
L'bèrdjire avou s'bèrdji.*

Allez, vieux sot,  
Je n'ai cure d'être une demoiselle  
J'aime mieux être une bergère  
Avec mon berger  
Si ai-je un gras cochon  
Ce sera pour moi manger,  
La bergère avec son berger.

### 5.

*Le monsieur.*

Allons, Nanon,  
Ne sois pas si farouche,  
Permits que je te touche  
D'un seul baiser  
Puis tu auras  
Cett' poignée de pistoles  
Et la bours' que voilà.

(<sup>1</sup>) En wallon, *avu d'quid* « avoir de quoi » signifie être riche, avoir des rentes.

6.

*La bergère.*

*Bout' su, Blanc-pid*  
*Bout' su, happ' lu po l'tièss*  
*Hagn' lu divins les fesse*  
*Li via trâti*  
*Visez à m'tchin*  
*Ca s'i v'hagnasse è cou*  
*I n' vi f'reu nin dè bin.*

*Bout' su, Blanc-pied*<sup>1</sup>  
*Bout' su, attrape-le par la tête*  
*Mords-le dans les fesses*  
*Le vieux coureur*  
*Prenez garde à mon chien*  
*Car s'il vous mordait au derrière*  
*Il ne vous ferait pas de bien.*

Chanté par ma sœur, qui a entendu cette chanson il y a 20 ans, de la mère de la patronne, dans un atelier de couturières, à Liège.

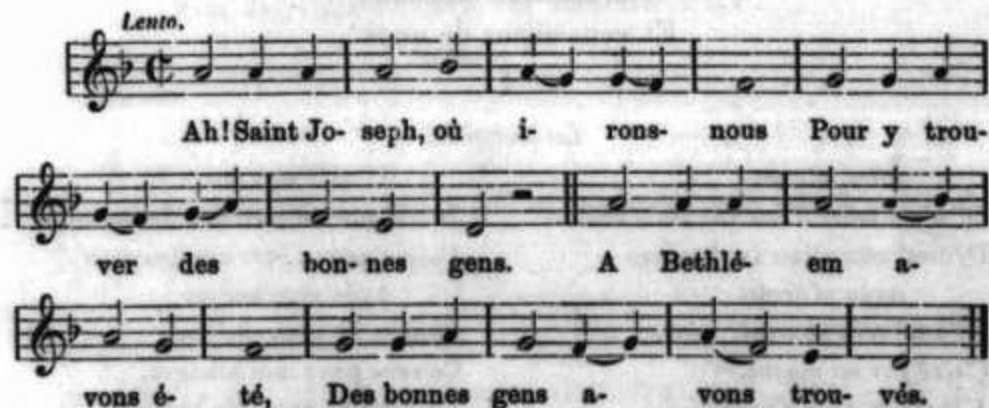
Th. STRIVAY.

II.

**Le premier miracle de Jésus,**

CHANSON RELIGIEUSE.

*Lento.*



Ah! Saint Jo- seph, où i- rons- nous Pour y trou-  
 ver des bon- nes gens. A Bethlé- em a-  
 vons é- té, Des bonnes gens a- vons trou- vés.

« Ah! Saint Joseph, où irons-nous  
 Pour y trouver des bonnes gens... »

A Bethléem avons été,  
 Des bonnes gens avons trouvés.

Frappant deux fois, frappant trois fois  
 A la troisième on y vena.

(<sup>1</sup>) *Boute-su* « pousse [toi] dessus » c'est-à-dire « élance-toi vers lui », exclamation dont on se sert pour exciter les chiens à l'attaque. — *Blanc-pid*, nom populaire réservé à certains chiens.

« Ah! bonjour, dame la pucelle,  
 Log'rez-vous bien ces bonnes gens? »

— Je ne sais où les mettr' coucher,  
 Sinon où nos bêt's vont loger.

— Très volontiers, dit-ell' Marie,  
 Très volontiers j'y dormirai. »

Quand ç'a venu vers les minuit,  
 Marie est dans l' travail du lit.

« Ah! Saint-Joseph, relevez-vous,  
 Marie a grand besoin de vous.

Allez app'ler dam' la pucelle,  
 Qu'était hier au soir avec nous.

— Dame la pucell', relevez-vous  
 Marie a grand besoin de vous.

— Comment veux-tu que je m' relève  
 Moi qui n'ai plus ni pieds ni mains? »

Elle n'eut pas dit cett' parole là  
 Que Dieu lui envoie pieds et mains<sup>2</sup>.

Elle arriva encor à temps  
 Pour recevoir Jésus l'enfant.

« O mon père, ô mon très doux père!  
 Nous voici un beau p'tit enfant.

Nous l'allons faire baptiser  
 En l'honneur d' la Saint' Trinité. »

Chanté par M<sup>me</sup> Delecloz, née à Perwez (Brabant) en 1838, qui tient la  
 chanson de son grand-père maternel.

Jos. DEFRECHEUX.

(<sup>1</sup>) C'est-à-dire « moi qui suis impotente ».

(<sup>2</sup>) Dieu lui rend par miracle l'usage de ses membres.